NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

62 N° 10 1935

Le complément naturel des paroles du Christ

René THIBAUT (s.j.)

p. 1009 - 1023

https://www.nrt.be/en/articles/le-complement-naturel-des-paroles-du-christ-3530

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE COMPLÉMENT NATUREL DES PAROLES DU CHRIST

Par complément *naturel* nous entendons *tout* ce qui, en dehors des signes *conventionnels* de la langue, contribue tant soit peu au sens de la parole.

D'abord, la *personne* qui parle, son identité, sa mentalité, en tant qu'elle confère aux mots une nuance particulière (ainsi le sens du terme « opération » se colore différemment dans la bouche du chef d'armée, du chirurgien, du financier, du calculateur), son intention surtout, car on ne veut pas toujours dire ce qu'on dit matériellement, témoin les figures de style.

Ensuite, le *geste* et plus encore le *ton*. Ainsi l'index précise un démonstratif; ainsi l'intonation dénonce l'ironie, l'accent met en évidence l'élément de la proposition sur quoi porte l'affirmation ou la négation, l'élévation de la voix avertit que la phrase est interrogative.

Enfin, le *cadre*, c'est-à-dire, outre la personne à qui s'adresse la parole, les diverses circonstances, notamment celles de temps et de lieu. Décerné à un imbécile, tel éloge se mue en dérision; les termes « ici », « demain », etc., ne disent rien à qui ne sait le lieu, le temps où ils furent prononcés.

Notre intention est de mettre en lumière l'importance de ce complément naturel pour la pleine intelligence des paroles du Christ. Nous soulignerons également la difficulté qu'on

rencontre souvent à le déterminer avec certitude, et nous établirons du même coup ce principe d'exégèse, méconnu pratiquement par plus d'un commentateur, à savoir que le texte n'est pas tout et qu'à s'y borner obstinément on risque fort de supposer arbitrairement son complément naturel, au lieu de le démontrer.

Nous allons passer en revue les divers éléments qui, en dehors du texte, donnent leur vrai sens aux paroles du Christ.

I. La Personne.

« Si tu savais quel est Celui qui te parle » (*Jo.* IV, 10) : pour comprendre les paroles du Christ, il faut Le connaître et savoir d'abord qu'il est Dieu et homme.

Faute de savoir qu'Il est Dieu, on tournera en blasphèmes les plus beaux témoignages qu'Il se rendit à Lui-même. Ainsi firent les Juifs (*Mc.* II, 7; XV, 64; *Jo.* X, 33). Mieux instruits de la personnalité de Jésus, ses « frères » ne L'auraient jamais pris pour un diseur de folies (*Mc.* III, 21), et sa Mère elle-même, parce qu'elle n'avait pas encore réalisé parfaitement tout ce qu'impliquait la divinité de son Fils, ne comprit point la belle réponse de sa douzième année (*Lc.* II, 50).

Si maintenant on perd de vue la réelle humanité du Fils de Dieu, on ferme aussi les yeux sur la riche originalité de son langage et on s'expose en outre à se scandaliser de certaines paroles.

A vrai dire, il est parfois bien difficile de décider si Jésus parle comme Dieu ou comme homme. Et pourtant voilà une question qui intéresse au plus haut point l'interprétation. Par exemple, l'aveu de *Jo.* XIV, 28 : « Le Père est plus grand que moi » prend un sens tout autre suivant qu'il s'agit de la filiation éternelle ou de la dépendance propre à l'humanité. Certains ont cru à tort que les déclarations de *Mc.* X, 40 et XIII, 32 devaient aussi se justifier par une distinction entre les deux natures : il faut y voir plutôt des façons de parler ou des diversions opposées à des questions indiscrètes.

Nous touchons ici à l'intention, complément essentiel des mots.

D'abord, il est des intentions qu'avant tout examen nous pouvons refuser à la parole du Christ. La Vérité ne peut vouloir induire en erreur (*Mc.* v, 39 et *Jo.* xi, 11; *Jo.* vii, 8), la Toute-Science ne peut chercher à savoir. Cette dernière évidence ne doit pas se laisser obscurcir par les innombrables interrogations qui jaillissent des lèvres du Divin Maître. La plupart ne sont, en effet, que des figures de style. Habituellement elles tiennent lieu d'affirmations ou de négations renforcées (1). Souvent aussi elles veulent mettre l'auditeur sur la voie de la réponse (2), ou bien elles sont une façon de marquer le blâme (3) et l'étonnement (4). Tantôt elles soulèvent une objection (5), tantôt elles excitent l'attention (6). Elles sont encore comme une invitation à agir (7) ou à protester (8), une sorte de défi (9), une manière d'ironie (10), une plainte (11). Tout compte fait, c'est à peine s'il reste une vingtaine de questions qui décèleraient le désir de savoir, si Celui qui les pose ne savait tout d'avance (12). Saint Jean a d'ailleurs pris soin de prévenir toute erreur sur l'intention du Maître (13).

(1) *Mt.* vi, 25 suiv.; vii, 9 suiv., 16; x, 29; xi, 7 suiv., 23; xii, 29, 34; xviii, 12; xix, 4; xxiii, 17, 19, 33; *Mc.* ii, 19, 25; iii, 23; iv, 21; viii, 17 suiv., 36; ix, 50; xi, 17; xii, 10, 24, 26; *Lc.* xi, 11, 40; xii, 6, 14, 25, 51; xiii, 15; xiv, 3, 5, 28; 31; xv, 3, 8; xvi, 11 suiv.; xvii, 7, 9; xxii, 27, 35; xxiv, 26; *Jo.* ii, 4; iii, 12; iv, 35; v, 47; vi, 71; x, 34; xi, 9; xiii, 38.

(2) *Mt.* xi, 7 suiv.; xvii, 24; xix, 17; xxi, 40; *Mc.* ii, 9; iii, 33; iv, 30; x, 3, 18; xii, 16; *Lc.* vi, 32 suiv.; vii, 31, 42; x, 26, 36; xii, 51; xiii, 2, 4; *Jo.* viii, 43.

(3) *Mt.* xiv, 31; xvi, 11; xix, 17; xxvi, 53; *Mc.* ii, 8; iv, 13, 40; v, 39; vii, 18; viii, 17; xiv, 6, 37; *Lc.* ii, 49; vi, 41 suiv., 46; xi, 18; xii, 26, 57; xvii, 17 suiv.; xxii, 48; xxiv, 38; *Jo.* iii, 10; iv, 48; vii, 19, 23; viii, 25; xiv, 9; xviii, 23.

(4) *Mt.* xxvi, 50; *Lc.* xxii, 48; *Jo.* vi, 62; xiv, 10; xx, 13, 15.

(5) *Mt.* xxii, 43; xxvi, 54; *Mc.* xi, 30; xii, 35; *Lc.* xii, 14; *Jo.* xviii, 11, 21.

(6) *Mc.* iv, 30; *Lc.* xiii, 18, 20; *Jo.* xiii, 12, etc. (cfr la note 2).

(7) *Mt.* ix, 28; *Mc.* x, 51; *Jo.* i, 38; v, 6; xi, 26.

(8) *Jo.* vi, 68.

(9) *Mt.* xv, 3 b; *Mc.* iii, 4; *Jo.* viii, 46; x, 32; xviii, 4, 7.

(10) *Jo.* xiii, 38; xvi, 31.

(11) *Mt.* xxvi, 50; *Mc.* viii, 12; ix, 18; xv, 34; *Lc.* xviii, 8 b; xxii, 48.

(12) *Mc.* v, 9, 30; vi, 38; viii, 5, 23, 27, 29; ix, 15, 20, 32; *Lc.* xxiv, 17, 19, 41; *Jo.* vi, 5; ix, 35; xi, 34; xviii, 34; xxi, 5.

(13) *Jo.* vi, 6. Cfr iii, 24; vi, 64, et la confession des Onze (xvi, 30).

Les intentions irrecevables mises de côté, le champ s'ouvre encore bien large aux recherches des exégètes. C'est dans ce domaine que leurs divergences sont le plus fréquentes et le plus irréductibles. La Sainte Église, comme on pense bien, ne se prononce que là où la foi et les mœurs sont menacées. Elle a fixé, par exemple, l'intention du Christ en *Mt.* XVI, 18 (*Jo.* XXI, 15) et défini l'immense portée de la promesse faite à Pierre; en *Lc.* XXII, 19 et étendu à tous les prêtres jusqu'à la fin des temps le « Faites ceci en mémoire de moi »; en *Jo.* XX, 22 suiv. et garanti l'origine divine du sacrement de pénitence.

C'est en remontant jusqu'à l'intention que nous atténuons, sans faire violence aux textes, certaines interdictions trop absolues, comme celles du serment (*Mt.* V, 34), de la résistance au mal (V, 39), des appellations honorifiques (XXIII, 8 suiv.); comme aussi le refus du pardon pour le péché de malice (XII, 32). C'est l'intention qui permet de sous-entendre d'autres conditions là où, suivant le texte, une seule paraît suffire (*Mt.* VI, 14; *Mc.* XI, 24; XVI, 16; *Jo.* VI, 47, 52). C'est l'intention qui résout pareillement les contradictions apparentes. Point n'est besoin de corriger l'une par l'autre comme on l'a dit les affirmations opposées : il suffit de prendre en considération, non pas ce que les textes énoncent matériellement, mais ce que le Maître veut dire. Ainsi pas la moindre contradiction entre *Mt.* V, 16 : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père céleste » et VI, 1 : « Gardez-vous de faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être vus »; entre *Mt.* XII, 30 : « Qui n'est pas avec moi est contre moi » et *Lc.* IX, 50 : « Qui n'est pas contre vous est pour vous »; entre la proscription des soucis matériels (*Mt.* VI, 25 suiv.) et l'éloge de la prévoyance (*Lc.* XVI, 8), etc.

Il est impossible d'énumérer ici les divines paroles dont l'intention précise la signification ou la portée. Toutes, d'ailleurs, sans exception, sont dans ce cas, mais il en est dont l'intention ne fait point de doute. Il serait trop long encore de citer les autres. Mentionnons seulement la « pointe » des **paraboles qui plus d'une fois a échappé aux commentateurs**

(Voyez Buzy, *Les Paraboles*, 1932). Il nous faut dire un mot également d'une intention particulièrement grave pour l'intelligence d'un texte. Il s'agit de savoir si telle parole doit être entendue à la lettre ou au figuré. L'Église s'est prononcée contre la métaphore en *Mt.* XXVI, 26; *Jo.* III, 5, etc.; contre le sens littéral en *Mt.* V, 29 suiv.; XIX, 12, etc. Ici l'insuffisance du texte saute aux yeux. Du texte, disons-nous, non point de la parole. Mais le texte évangélique ne devient parole authentique du Christ qu'avec le complément d'information que ceux-là seuls sont qualifiés pour ajouter qui ont le droit de pénétrer les intentions du Sauveur (*Jo.* XVI, 13). Ce sont les hérétiques qui s'attachent à la lettre, comme déjà les Douze avant d'avoir reçu l'Esprit (*Mc.* VIII, 15 suiv.; *Lc.* XXII, 36 et 38; *Jo.* IV, 32 suiv.).

II. Le geste et le ton.

Très rares sont les paroles du Christ complétées par la mention du geste. La protestation : « Voici ma mère et mes frères » s'accompagne en *Mt.* XII, 49 d'un mouvement de la main vers les disciples, en *Mc.* III, 34 d'un regard enveloppant les auditeurs. D'autres attitudes sont notées qui n'ajoutent pas grand'chose au sens des mots (*Mc.* III, 5; VIII, 33; X, 21, 23, 27; *Lc.* IX, 55; XIX, 41; *Jo.* I, 42; XI, 41). De cette pénurie, il ne semble point que l'intelligence du texte ait à souffrir. Il y a bien le mot de *Jo.* XI, 19 : « Détruisez *ce* temple » qui, pour être clair, demanderait que le Christ se montrât du doigt, mais l'Évangéliste n'avait point à noter un geste qui très certainement manquait dans la réalité. Le fameux « sur *cette* pierre » de *Mt.* XVI, 18 ne peut évidemment désigner que le Pierre qui vient d'être proclamé bienheureux. Quand au *logion* de *Mt.* VI, 27 (*Lc.* XII, 25), certains imaginent à tort que le Christ, pour souligner sa parole, levait le bras de façon à dépasser sa taille d'une coudée : le sens est à coup sûr : « Qui de vous peut prolonger sa vie d'une coudée de temps ? »

Si d'ordinaire le geste peut s'effacer sans porter préjudice au sens, il en va tout autrement du ton. Or les Évangélistes ne sont pas moins parcimonieux ici que là. On trouve bien

quelques verbes qui suggèrent l'intonation voulue, comme s'émerveiller (*Mt.* VIII, 10), menacer ou gronder (*Mt.* IX, 30; *Mc.* I, 25, 43; IX, 24; *Lc.* IV, 35; IX, 55), gémir (*Mc.* VIII, 12), s'indigner (*Mc.* X, 14), s'apitoyer (*Lc.* VII, 13), tressaillir de joie (*Lc.* X, 21), verser des larmes (*Lc.* XIX, 41), se troubler (*Jo.* XIII, 21), clamer (*Mt.* XXVII, 46, 50; *Jo.* VII, 28, 37; XI, 43; XII, 44), mais, en bien des textes, rien ne révèle le ton, sérieux ou ironique, affirmatif (négatif) ou interrogatif, etc.

Pour l'intelligence d'une parole, il n'est pas inutile de savoir si elle est ou non interrogative. Le texte tranche parfois la question, pas toujours, puisqu'on a dû inventer le point d'interrogation. Les évangélistes ignorent cet artifice nécessaire au style écrit. D'où pas mal de textes qui tolèrent aussi bien l'affirmation (la négation) que l'interrogation.

On se rappelle la jolie recommandation de *Mt.* V, 37 : « Que votre langage soit oui, oui; non, non ». Le premier oui et le premier non sont-ils interrogatifs ? Si oui, le sens est : « Si c'est oui, dites oui; si c'est non, dites non, sans plus »; si non, le double oui et le double non représentent un maximum permis d'affirmation ou de négation. On a fait remarquer, à l'appui de cette dernière interprétation, que le Maître ne craignait point de réitérer le mot « amen ».

La réponse de Jésus à Judas qui le trahit par un baiser (*Mt.* XXVI, 50) est-elle interrogative : « Ami, pourquoi es-tu venu ? » (C'est donc pour cela que tu es venu ?) ou bien catégorique : « *Ami, (fais) ce pour quoi tu es venu* », *comme en Jo.* XIII, 27 : « Ce que tu as à faire, fais-le vite » ?

On relève en saint Jean plusieurs ambiguïtés qu'aurait dissipées le point d'interrogation. Sans parler de *Jo.* II, 4 : « Femme, mon heure n'est-(elle) pas venue (?) » où le tour interrogatif ne semble pas défendable, on peut citer *Jo.* VIII, 25; XIV, 2; XVI, 5 et 31 où il est très plausible. Dans le dernier passage cité, le sens varie beaucoup suivant que la parole interroge : « Vous croyez maintenant? » ou concède : « Soit! maintenant vous croyez, mais attendons la fin ». L'interrogation elle-même est susceptible de plus d'un sens : l'accent placé sur

«vous croyez » mettrait en doute la foi des Apôtres : « Êtes-vous bien sûrs de croire »; placé sur « maintenant », il soulignerait la lenteur de cette foi : « Il vous a fallu du temps pour arriver à croire ».

L'accent, voilà un élément souvent indispensable pour saisir le vrai sens d'une parole. Le renchérissement, en particulier, se trahit par le renforcement de la voix sur un mot. Généralement, l'adverbe « même » qui précède ce mot avertit que le reste est compris *à fortiori* dans l'assertion. Malheureusement l'équivalent grec de notre « même » signifie également « aussi ». En *Lc.* XVI, 10, les deux acceptions voisinent dans la même phrase : « Celui qui est fidèle dans les petites choses le sera *aussi (à fortiori)* dans les grandes, et celui qui est infidèle dans les petites choses le sera *même* dans les grandes ». Il arrive aux meilleurs interprètes d'entendre un renchérissement là où il y a un *à fortiori*. Ainsi, en *Mc.* II, 28, on fait dire à Notre-Seigneur : « Le Fils de l'homme est maître *même* du sabbat », alors que le sens est plutôt : « Le Fils de l'homme (maître de l'homme) est *à fortiori* maître du sabbat qui a été fait pour l'homme ». Le « C'est pourquoi » de *Mc.* II, 28 devient dès lors très clair.

L'adverbe ambigu n'est donc point, comme l'accentuation, un signe infaillible de renchérissement. Mais souvent il n'y a point d'adverbe du tout, et c'est le contexte qui doit suggérer le renforcement de la voix. Il y suffit d'ailleurs habituellement. Qu'on se rappelle les nombreux renchérissements du discours sur la montagne : « Pas un iota ne passera » (*Mt.* V, 18) — « Tu ne peux rendre un de tes cheveux blanc ou noir » (V, 36) — « Aimez vos ennemis » (V, 44) — « Que ta main gauche ignore le geste de ta droite » (VI, 3) — « Qui de vous peut prolonger sa vie d'un instant » (VI, 27). En *Mt.* XXIII, 23, le renchérissement est moins évident, et le P. Buzy n'a point cru superflu d'y attirer l'attention : « Ceux qui sentaient le besoin de renchérir par des offrandes de surérogation donnaient la dîme des plus humbles revenus. Jésus signale le zèle des Pharisiens à offrir la dîme de la menthe, de l'aneth et du

cumin. Ces spécifications concrètes signifient qu'ils offraient la dîme de tout (*Les Paraboles*, 1932, p. 274).

On pourrait se demander si, en *Mt.* v, 32, l'incise « hors le cas d'infidélité », au lieu d'être une exception si contraire à l'allure du grand contexte, n'est pas tout simplement un renchérissement de plus. L'hypothèse s'imposerait si la parole ne mettait pas en cause le mari. Il serait alors trop clair que la sentence n'excepte pas la femme coupable d'une interdiction qui frappe l'innocente. La question est de savoir si, comme le suggère le texte, l'intention du Maître est de définir la responsabilité de l'époux et non la condition de la femme répudiée.

Le texte évangélique ne porte aucun signe de ponctuation. La séparation des phrases, actuellement reçue, n'est pas toujours inattaquable. Le ton déciderait sans réplique où finit la phrase, où commence la suivante en *Lc.* XXI, 34 suiv.; XXII, 51; *Jo.* VII, 21 suiv.; 37 suiv.

Rien non plus ne trahit dans le texte ce fléchissement de la voix qui annonce une citation. Si, au lieu de Le lire, nous entendions le Maître, nous saurions d'emblée en *Mt.* XV, 5 où cesse la citation de la doctrine pharisaïque; en *Mt.* XVII, 11 si le Christ se contente de rappeler l'opinion des scribes sur le retour d'Élie ou s'Il la donne comme sa pensée à Lui; en *Mc.* IX, 22 s'Il reprend le « si tu peux » du quémandeur ou bien s'Il lui promet la guérison de son fils pourvu qu'il ait le courage de croire.

L'intonation tranche bien d'autres difficultés. C'est elle qui décide si tel futur est impératif ou non. Sans les passages parallèles, comment, à la simple lecture, saurions-nous que le futur est impératif en *Mc.* IX, 34 : « Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier » (cfr *Mt.* XX, 26 suiv.) et non en *Mc.* VIII, 35 : « Si quelqu'un veut sauver son âme, il la perdra » (cfr *Mt.* X, 39) ?

On sait que le grec ne distingue pas toujours entre l'impératif et l'indicatif. Les commentateurs interprètent diversement les modes des verbes en *Mt.* XXIV, 43 (*Lc.* XII, 39); *Jo.* V, 39; XIV, 1. Le ton révèlerait non seulement l'impératif mais encore ses

moindres nuances, depuis le commandement bref jusqu'à la traînante supplique. Faut-il entendre un précepte formel ou un conseil assez large en *Mt.* v, 24, 34, 39, 40, 48 ? Le « fuyez » de *Mt.* x, 23 est-il un ordre ou une concession ? Le sens dépend de la réponse ; l'ordre signifierait : « Ne vous attardez pas dans les villes qui résistent à votre prédication » ; la permission : « Si l'on vous persécute dans une ville (ne quittez pas le pays), fuyez dans une autre ». Et, suivant la solution adoptée, le fameux *logion* qui suit immédiatement prédit le prompt retour du Maître ou bien assure aux Apôtres du travail en Israël jusqu'à ce retour.

C'est le sens ironique qui trouve dans l'intonation le plus nécessaire des compléments. Car ici le texte induit en erreur. On l'a fait remarquer justement : « Il n'y a pas de façon de parler où se manifeste plus clairement que dans l'ironie l'indépendance de la pensée à l'égard des mots » (Brunschvicg). Il arrive sans doute que, par son excès même, l'ironie se démasque sans l'intervention du ton plaisant. C'est peut-être le cas en *Mt.* xiv, 16 : « Qu'ont-ils besoin de s'en aller : donnez-leur vous-mêmes à manger », et plus sûrement en *Mt.* xxvi, 45 : « Dormez maintenant et reposez-vous », à moins qu'on ne suppose un long silence après cette invitation au sommeil, auquel silence le « C'est assez » de *Mc.* xiv, 41 viendrait mettre un terme. Mais habituellement, dans la bouche du Christ, l'ironie est extrêmement fine. Privés, comme nous le sommes, du regard et des inflexions de voix, nous hésitons à l'affirmer catégoriquement en plusieurs endroits de saint Luc et de saint Jean. En *Lc.* xi, 41 : « Faites l'aumône de votre superflu, et tout sera pur pour vous », on soupçonne plutôt une raillerie lancée aux Pharisiens prompts à étouffer leurs remords sous un léger don, que la définition solennelle de la vertu rédemptrice de l'aumône. En *Lc.* xi, 48 l'ironie éclate davantage : « Vous achevez l'œuvre de vos pères : ils ont tué les prophètes, et vous, vous leur bâtissez des tombeaux (vous les enterrez) ». En *Lc.* xiii, 16 on devine un sourire : « Cette fille d'Abraham, que Satan avait liée il y a dix-huit ans, ne fallait-il pas la délier même un jour de sabbat (puisque vous autres vous déliez bien ce jour-là votre bœuf ou

votre âne) »? Un peu plus loin (XIII, 33) le Christ, en disant qu'il ne sied pas qu'un prophète meure hors de Jérusalem, ne proclame pas une loi providentielle : il veut dire qu'il serait vraiment dommage que, pour cette fois, Jérusalem « qui tue les prophètes » (XIII, 34) laissât ce rôle à un autre. En *Lc.* XXII, 38 « Cela suffit » ne fait pas le compte de deux glaives : c'est une façon de couper court à un propos saugrenu. Nous avons cité plus haut le mot de *Jo.* XVI, 31 : « Vous croyez maintenant? »; que l'accent tombe sur « vous croyez » ou sur « maintenant », il semble qu'en tout cas la parole se nuance d'ironie. Plusieurs exégètes surprennent encore le ton ironique en *Jo.* VII, 28 et XV, 20. En disant aux Juifs : « Vous me connaissez et vous savez d'où je suis », le Dieu méconnu leur ferait entendre tout juste le contraire, et en promettant aux Apôtres que les Juifs garderaient leur parole comme ils ont gardé la sienne, Il leur prédirait l'hostilité que Lui-même a rencontrée.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions épuiser tous les cas où l'intonation précise le sens des textes évangéliques. Nous aimerions à recueillir des lèvres du meilleur des fils les paroles apparemment sèches qu'Il adresse à sa Mère (*Lc.* II, 49; *Jo.* II, 4) : sans doute y prendraient-elles une autre signification que celle que nous leur prêtons en nous attachant aux mots. Nous voudrions savoir de quel ton Jésus dit à Judas : « Tu trahis le Fils de l'homme par un baiser » (*Lc.* XXII, 48) : y faut-il entendre de l'indignation ou de la pitié, un blâme ultime ou un suprême appel au cœur du misérable? Et la poignante interrogation de *Jo.* VI, 68, quelle intonation lui donnerons-nous? Y surprendrons-nous un ton désabusé : « Si vous voulez vous en aller comme les autres, je vous laisse libres », ou bien une invitation discrète à manifester un attachement qui compense les défections récentes? Pierre l'a compris ainsi, mais le Christ semble songer à Judas qui eût bien fait de quitter dès lors le collège apostolique (*Jo.* VI, 69-72). Il nous arrive de prêter aux paroles du Christ un ton et par suite un sens qui leur sont étrangers. C'est à tort que Harnack met de l'amertume dans la réponse du Sauveur : « Les renards ont des

tanières, les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas un lieu où reposer sa tête » (*L'Essence du Christianisme*, traduction française, Paris, 1907, p. 126). Le titre bien connu de la huitième station du chemin de la croix change en consolation la terrible prédiction aux filles de Jérusalem (*Lc.* XXIII, 28).

III. Le cadre.

Ici, semble-t-il, les évangélistes ne pèchent point par défaut. Ils prennent soin de nommer, ou du moins de caractériser, les nombreux interlocuteurs de Jésus, de dater et de localiser ses paroles.

Voici la mère de Jésus et son père nourricier (*Lc.* II, 48), ses « frères » (*Jo.* VII, 2), Jean le précurseur (*Mt.* III, 13), les Douze (*Mt.* X), dont la plupart apparaissent individuellement : Simon-Pierre (*Jo.* I, 42, etc.), André (*Jo.* I, 37, 40; VI, 8), Jacques et Jean avec leur mère (*Mt.* XX, 20), Thomas (*Jo.* XIV, 5; XX, 27), Philippe (*Jo.* I, 43, etc.), Nathanaël (*Jo.* I, 47), Jude (*Jo.* XIV, 22), Lévi ou Matthieu (*Mt.* IX, 9; *Mc.* II, 14), Judas (*Mt.* XXVI, 25, etc.), les soixante-douze disciples (*Lc.* X), les disciples de Jean (*Mt.* IX, 14; XI, 2), Nicodème (*Jo.* III, 1), Jaïre (*Mc.* V, 22), Simon le pharisien (*Lc.* VII, 40), Bartimée l'aveugle (*Mc.* X, 46), Zachée (*Lc.* XIX, 2), Anne (*Jo.* XVIII, 19), Caïphe (*Mc.* XIV, 60), Pilate (*Mc.* XV, 2, etc.), Cléophas (*Lc.* XXIV, 18), Marthe et Marie (*Lc.* X, 38 suiv.); non nommés mais suffisamment décrits : le centurion et l'officier royal de Capharnaüm (*Mt.* VIII, 5; *Jo.* IV, 46), le paralytique de la même ville (*Mc.* II, 3), le possédé gérasénien (*Mc.* V, 18), le sourd-muet (*Mc.* VII, 32), l'aveugle de Bethsaïde (*Mc.* VIII, 22), le père de l'épileptique (*Mc.* IX, 20), le jeune homme riche (*Mc.* X, 17), le docteur de la loi bien disposé (*Mc.* XII, 28-34), le chef de la synagogue (*Lc.* XIII, 14), le lépreux reconnaissant (*Lc.* XVII, 16), l'infirme de la piscine (*Jo.* V, 5, 14), l'aveugle-né (*Jo.* IX, 1, 35), les deux aveugles de Jéricho (*Mt.* XX, 30), les vendeurs du temple (*Mt.* XXI, 12), les gardes (*Lc* XXII, 52; *Jo.* XVIII, 3), le satellite du grand-prêtre

(*Jo.* XVIII, 22), les scribes et les pharisiens (*Mc.* II, 6, etc.), les Hérodiens (*Mc.* XII, 13), les Sadducéens (*Mc.* XII, 18), les Juifs croyants (*Jo.* VIII, 31), les Juifs hostiles (*Jo.* II, 18, etc.), les Sanhédrites (*Lc.* XXII, 66), le bon larron (*Lc.* XXIII, 42), la samaritaine (*Jo.* IV, 7), la veuve de Naïm (*Lc.* VII, 13), la pécheresse repentie (*Lc.* VII, 37), l'hémorroïsse (*Mc.* V, 25), la cananéenne (*Mc.* VII, 25), la femme adultère (*Jo.* VIII, 13), la femme voûtée (*Lc.* XIII, 11), les filles de Jérusalem (*Lc* XXIII, 27); plus vaguement : un lépreux (*Mc.* I, 40), deux aveugles (*Mt.* IX, 27), dix lépreux (*Lc.* XVII, 12), un scribe (*Mt.* VIII, 19), un docteur de la loi (*Lc.* XI, 45), un des principaux pharisiens (*Lc.* XIV, 1, 12), un pharisien amphitryon (*Lc.* XI, 37), des convives (*Lc.* XIV, 7, 15), des orgueilleux (*Lc.* XVIII, 9), enfin la foule (*Mt.* XI, 7, etc.). Très rarement on rencontre des interlocuteurs indéterminés : une femme (*Lc.* XI, 27), quelques hommes (*Lc.* XIII, 1), quelqu'un (*Mt.* XII, 47; *Lc.* XII, 13; XIII, 23).

Même abondance de renseignements sur le temps et le lieu. Jésus avait douze ans quand il prononça la première parole qui nous a été conservée (*Lc.* II, 42). Sa vie publique est datée par la prédication du Baptiste (*Lc.* III, 1) et jalonnée par les fêtes juives (*Jo.* II, 13; V, 1; VI, 14; VII, 2; X, 22; XIX, 14; *Mc.* XIV, 12). Le jour est précisé maintes fois soit absolument (le sabbat : *Mc.* I, 21; II, 23; VI, 2; *Lc.* IV, 16; VI, 1; XIII, 10; XIV, 1; *Jo.* V, 9), soit relativement à un fait antérieur (*Mc.* IX, 1; XI, 12; *Lc.* IX, 37; XIII, 31; *Jo.* I, 35, 43; II, 1; IV, 43; VII, 14, 37; XX, 26). Même l'heure est indiquée, absolument (*Mt.* XIV, 25; *Mc.* I, 32, 35; VI, 35; XIV, 17; XV, 1, 25, 33, 34; *Lc.* XXIV, 1, 29; *Jo.* I, 39; III, 2; IV, 6; XIII, 30; XVIII, 28; XIX, 14; XX, 19; XXI, 4) ou relativement (*Lc.* VII, 21; X, 21).

Les déterminations locales sont également multipliées. Saint Jean va jusqu'à noter les divers endroits du Temple (VIII, 20; X, 23). En lisant l'Évangile, on voit défiler le Jourdain (*Mt.* III,13), le désert (*Mt.* IV, 1), le lac (*Mc.* I, 16), la montagne (*Mc.* III, 13), le pays des Géraséniens (*Mc.* V, 1), les confins de Tyr et de Sidon (*Mc.* VII, 24), la Décapole (*Mc.* VII, 31), le Mont

des Oliviers (*Mc.* XI, 1), le jardin de Gethsémani (*Mc.* XIV, 32), le chemin de la croix (*Mc.* XV, 21), le Golgotha (*Mc.* XV, 22), le jardin du sépulcre (*Jo.* XX, 11); on entre dans les synagogues (*Mc.* I, 21, etc.), les maisons particulières (*Mc.* II, 2, etc.), celles de Pierre (*Mt.* VIII, 14), de Jaïre (*Mc.* V, 38), de Zachée (*Lc.* XIX, 5), de Simon le lépreux (*Mc.* XIV, 3); on pénètre dans le Cénacle (*Mc.* XIV, 17, etc.). Les noms de villes surgissent à chaque page : Cana (*Jo.* II, 1; IV, 46), Jérusalem (*Jo.* III, 23, etc.), Sychar (*Jo.* IV, 5), Nazareth (*Lc.* IV, 16), Capharnaüm (*Mc.* I, 21, etc.), Naïm (*Lc.* VII, 11), Génésareth (*Mc.* VI, 53), Bethsaïde (*Mc.* VIII, 22), Césarée de Philippe (*Mc.* VIII, 27), Jéricho (*Mc.* X, 46), Béthanie (*Jo.* XI, 1), Éphrem (*Jo.* XI, 54), Emmaüs (*Lc.* XXIV, 13). On s'étonne d'entendre saint Luc parler d'un certain bourg (X, 38), d'un certain lieu (XI, 1), et avec raison on cherche l'explication de cet anonymat.

Toutes ces précisions ne doivent point donner le change. Elles créent sans doute un cadre pittoresque, mais elles contribuent peu à l'intelligence des paroles du Christ. En revanche, des indications font défaut qui auraient dissipé plus d'une obscurité. Ainsi, en *Jo.* VIII, les auditeurs sont présentés comme des Juifs convertis et puis, sans transition, accusés de comploter la mort du Sauveur (versets 31 et 37).

Saint Matthieu surtout se soucie peu du cadre historique des *logia*. Il en a recueilli, à lui seul, autant que saint Marc et saint Jean ensemble, plus que saint Luc qui pourtant mit à profit les trouvailles de ses devanciers. « Ce manieur de drachmes, de sicles et de mines, que son métier devait disposer à l'avarice, a mis de côté pour nous un trésor qui vaut plus que toutes les monnaies qui furent jamais frappées en ce monde » (Papini, *Histoire du Christ*, Payot, 1921, p. 187). Mais l'ancien publicain s'est complu aussi à empiler les divines paroles d'après leur teneur, sans attacher grande importance aux circonstances de leur émission. Elles n'y perdent d'ordinaire que leur pittoresque, mais il arrive que même leur sens fondamental en demeure obscurci. C'est, par exemple, le cas pour la prédiction où beaucoup ont entendu annoncée pour la fin des temps la

conversion du peuple juif : « Vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ». Saint Matthieu la situe *après* l'entrée triomphale à Jérusalem et semble par conséquent lui donner un sens eschatologique, tandis que saint Luc, en la plaçant *avant* le jour des Rameaux, nous dispense d'en chercher plus loin la réalisation (*Mt.* XXIII, 39 et *Lc.* XIII, 35). Voici un autre exemple, discutable peut-être, mais extrêmement suggestif. Il s'agit de la parabole du voleur (*Mt.* XXIV, 43). Bloquée comme elle l'est dans la relation de saint Matthieu, elle ne ressemble point à une leçon de choses. Elle a plutôt l'air d'une déclaration générale : « Sachez-le bien, si le père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait certainement et ne laisserait pas percer sa maison ». Ainsi la traduit-on d'ordinaire. Mais le dernier trait aurait dû donner l'éveil : cette muraille percée se présente naturellement comme une chose vue. Selon nous, le Maître, rencontrant une maison dont la muraille trouée dénonce l'exploit nocturne d'un voleur, en prend occasion pour illustrer la sobre comparaison qui semble lui avoir été familière : le Fils de l'homme viendra comme un voleur. Il montre la brèche du doigt et Il dit à ses disciples : « Vous comprenez bien que, si le propriétaire avait su l'heure de la venue du voleur, il aurait veillé et n'aurait pas laissé percer sa maison (comme vous le voyez) ». C'est uniquement l'incertitude de l'heure qui est inculquée ici, avec sa conséquence : la nécessité d'être toujours prêt. Quant à la vigilance du père de famille, comment servirait-elle de modèle, puisqu'elle est irréelle ou imaginaire ?

L'hypothèse d'une leçon de choses est très recevable : rien ne rentre davantage dans la façon du Maître par excellence. Quand il dit : « Une ville perchée sur une montagne ne peut se soustraire aux regards », Il montre certainement une ville déterminée, éblouissante de blancheur au sommet d'un mont. Les recommandations de *Mt.* VI, 1 suiv., avant d'être codifiées comme des fleurs dans un herbier, ont jailli pleines de verve à la vue des Pharisiens vaniteux et hypocrites. Les invitations à

regarder les oiseaux (*Mt.* VI, 26) et les lis (VI, 28) ont d'abord trouvé place au cours des promenades galiléennes. L'exemple des enfants capricieux (*Mt.* XI, 16) est à coup sûr pris sur le vif. Difficilement on rendrait compte du choix des paraboles en *Lc.* XIV, 28-33, si la tour inachevée ne faisait partie des « choses vues », et la guerre interrompue des « dernières nouvelles » d'alors. Le mot à Nicodème : « Le vent souffle où il veut, et tu entends sa voix; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va » (*Jo.* III, 8) fut sans doute inspiré par la brise nocturne qui rafraîchissait l'entretien.

CONCLUSION

Pour comprendre les paroles du Christ, il ne faut pas *s'en tenir* au texte évangélique; il faut en *partir*, c'est-à-dire en épuiser les données d'abord, mais ensuite aller plus loin et faire appel à toutes les sources de renseignements, à l'analogie psychologique en tout premier lieu. Sous peine de laisser le sens inachevé, ou de l'achever arbitrairement, il ne suffit point de connaître parfaitement le grec et l'araméen; il est absolument nécessaire de s'être rendu compte des limites resserrées du langage en général et de l'importance capitale de son complément naturel.

Namur. René THIBAUT, S. I.